

ferme

Juste de l'autre côté du mur du jardin, côté bas du bourg en direction de l'église, se situait la ferme de Vivance, de son vrai nom Serge Lemay. Il vivait et travaillait là avec sa femme et ses deux garçons.

C'est là que nous allions chercher le lait le soir, dans un bidon métallique d'un litre, au moment de la traite, qui se faisait uniquement à la main. Nous le faisons ensuite bouillir sur la cuisinière pour le stériliser. Pas facile au début de maîtriser l'ébullition sans débordement, mais la récompense était à la hauteur de la tâche : la crème étendue sur une tranche de pain était un délice. La fermière fabriquait son beurre grâce à une baratte.

À la ferme, vie et mort se côtoyaient sans interruption et sans heurt. Cette alternance inculque une relation à la vie qui me semble être une bonne philosophie. Cet aspect éducatif manque cruellement à l'immense majorité des enfants, pour lesquels la virtualité a trop fréquemment supplanté la réalité.

Tuer une poule, un lapin, le cochon, était un acte tout simplement normal. Comme pouvait l'être le fait de supprimer des chatons, pour éviter le surnombre, et de les jeter sur le tas de fumier sans une once de remords. Moins banal était, par contre, l'abattage d'un cheval ou d'un taureau, que j'ai vécu en spectateur hébété. Dans mon souvenir, l'homme dut s'y prendre à plusieurs reprises, avec une masse énorme, avant que le taureau ne s'effondre dans la cour, d'abord sur ses pattes avant repliées sous lui, puis sur le flan.

À l'inverse, accouplements d'animaux et naissances punctuaient aussi une année, imprégnant très tôt les enfants de la notion de reproduction. Les vêlages, dans l'« écurie » comme on disait, étaient toujours des moments très forts émotionnellement. Comme l'éclosion des œufs ou le spectacle de la poule et de la cane éduquant et protégeant ses poussins ou canetons.

Cet univers m'enchantait et j'accompagnais pendant les vacances Vivance et Jean-Claude, son fils d'un an plus âgé que moi, dans les

travaux des champs. Partir le matin, debout dans la « traîne », sorte de remorque, tirée par Coquette, la jument, et revenir le soir couché sur les pieds de maïs, bercé au pas ou au trot du cheval... Il m'arrivait parfois d'avoir le privilège de grimper sur Coquette dans le champ, tandis que Vivance la menait pour tirer la planteuse. J'étais alors le roi du monde. Un jour d'hiver, elle se cassa une patte, en dérapant sur une plaque de verglas. Il devint nécessaire de l'euthanasier dans la courette, le long de la route menant à l'école. Ce fut un événement rude pour tout le monde.

Nous étions nous-mêmes d'une grande cruauté envers les animaux. J'ai ainsi collectionné les papillons - *il y en avait énormément à l'époque !* - et jugé légitime d'imiter les musées d'entomologie, en les empalant à l'aide d'une épingle, pour les aligner, tels des trophées. Nous avons laissé se dévorer entre elles de grandes sauterelles vertes, enfermées dans des bocaux. Parfois, nous capturions une poule et jouions à l'étourdir, en la maintenant un moment sous l'eau dans le « timbre », abreuvoir pour les vaches. Nous riions de la voir tituber, comme ivre, puis reprendre peu à peu ses esprits. Seulement, un jour, nous avons dû la noyer un peu trop, elle a bien zigzagué... mais a fini, cette fois, par rester sur le carreau. Nous l'avons soigneusement camouflée sous la « mouche » de bois, tas de fagots prêts pour l'hiver. Raymonde, la fermière, n'a jamais repéré qu'il en manquait une à l'appel. Jeu moins méchant, nous leur mettions la tête sous une aile, les bercions lentement, dans un mouvement de balancier, et les reposions doucement au sol. Elles dormaient alors un bon moment, comme si c'était la nuit. Je me souviens que nous avons trouvé, un jour, une souris avant qu'elle ne meure de l'ingestion des grains empoisonnés, déposés par Vivance dans la grange. Nous avons alors voulu abrégé ses souffrances - ! - ... et nous l'avons broyée dans les engrenages de la meule à affûter les outils.

Mener les vaches au champ et aller les chercher le soir pour les ramener à l'étable était aussi une occupation que j'appréciais. Il suffisait d'apparaître à la barrière de la prairie pour les voir rappliquer et, si elles lambinaient un peu trop, nous poussions des « *tauauau ! tauauau !* » qui les faisaient immanquablement se hâter. Avec Jean-

Claude ou Dominique, un enfant d'une autre ferme, nous les ramenions sans jamais intervenir tout au long de l'itinéraire et, chacune ayant un nom, nous faisons des paris sur l'ordre dans lequel elles franchiraient les portes de l'étable. Nous établissions alors des classements d'étapes et un classement général sur plusieurs jours, comme au Tour de France.

Le grand moment de l'année à la ferme était la batterie. Les fermiers se regroupaient pour assurer successivement le battage chez chacun d'eux, en obéissant au rythme du mûrissement du blé dans les champs.

On voyait s'installer dans la cour la massive machine à battre et l'énorme tracteur qui en entraînait les rouages et mécanismes, à l'aide d'une longue courroie de cuir. Commençait alors un véritable ballet, réglé selon un rituel immuable. Chacun tenait son rôle. Le chauffeur bichonnait son tracteur. Les plus costauds portaient à l'épaule les sacs de grains, de cent kilos parfois, et les montaient au grenier par une simple échelle. D'autres bâtissaient le pailler, selon une technique précise qui ne souffrait aucune imperfection... C'était un vrai spectacle. Nous testions notre courage en exposant notre paume de main à la sortie du tuyau des « balles », enveloppes des grains de blé, car cela piquait furieusement. Mais notre rôle essentiel, toute la journée, était le ravitaillement en boissons. À deux, nous transportions d'un poste à l'autre deux verres et deux bouteilles, l'une de vin rouge, l'autre de café mélangé à du rhum. C'est à cette charge que je dois ma première cuite. Je me remémore le délicieux malaise ressenti en m'affalant sur le tas de maïs vert et frais, dans le balai, après avoir bu trop de ces liquides soi-disant stimulants.

Dans la grange était dressée une grande table, sur des tréteaux, pour les repas en commun. Ils donnaient lieu à des ripailles et libations gargantuesques, ponctuées d'histoires, de rires et de défis. Souvent, par plaisir ou par obligation, certains restaient dormir sur place. Et, le lendemain, ils remettaient ça ailleurs. Les batteries pouvaient ainsi durer un mois.

Cette convivialité et cette entraide se sont ensuite délitées progressivement au cours des décennies suivantes, avec l'accélération des achats des tracteurs et moissonneuses-batteuses.

Les banques et les industriels ont profité à fond de la politique agricole qui a accouché de la catastrophe explosant à la fin du siècle : endettement, concentration, productivisme, intensification... Avec ses corollaires : pollution, disparition des haies et des paysans, surproduction, baisse des prix, subventions, maladies et autres conséquences d'un système, qui ne sera plus là pour nourrir la population, mais pour mener la guerre aux autres continents. Les principales victimes, tant dans le domaine de la santé que dans celui de l'économie, seront les agriculteurs eux-mêmes. Malgré cela, beaucoup d'entre eux, embourbés dans leurs contradictions, et sous la coupe du syndicat cogestionnaire de cette politique avec les gouvernements libéraux, se réfugieront dans une lamentable posture de victimes, brandissant l'agribashing pour masquer le FNSEA-bashing.

À partir de 1974, avec la candidature de René Dumont à la Présidentielle, sans relâche, les écologistes montreront un autre chemin. Hélas, ils ne seront jamais en position d'en impulser efficacement les solutions à la bonne échelle.

*Extrait du bouquin de Didier COUPEAU
« Je suis né à 15 ans » (réédition octobre 2021)*